

## CLAUDE LOUIS MATHIEU (1783-1875), LE « PRESQUE FRÈRE » DE FRANÇOIS ARAGO

Pascale Gerest-Salvage<sup>1</sup>



**Une médaille pour tenir lieu de biographie à Mathieu ?** Cette médaille, portant sur une face l'effigie de Louis Mathieu et sur l'autre un résumé de sa vie scientifique et politique, donne un aperçu de sa riche carrière : né à Mâcon (1783) ; membre de l'Académie des sciences (1817) ; membre du Bureau des longitudes ; membre de l'Observatoire de Paris ; examinateur général à l'École polytechnique ; député de Saône-et-Loire (1834 à 1848) ; membre de l'Assemblée constituante (1848-1849) ; commandeur de la Légion d'honneur (1863).

Ce panorama, certes précieux, ne peut pourtant pas remplacer une biographie détaillée de ce savant qui porterait sur ses quelque soixante-dix ans d'activité dont plus de cinquante à l'Institut (Académie des sciences) et presque quinze comme député. Or apparemment il n'y en a pas : « Les renseignements sur Mathieu sont excessivement maigres ; cet astronome essentiel pour la compréhension de l'Observatoire est une biographie en friche », a écrit Jean-Marie Feurtet pour l'École des chartes. En fait, le nom de Mathieu apparaît dans de nombreuses publications, mais il y est le plus souvent « le beau-frère d'Arago », autrement dit un personnage de second plan. Ce beau-frère, c'est François Arago, mathématicien, physicien, astronome et homme politique (1786-1853) dont presque tout le monde connaît le nom sans plus vraiment savoir pourquoi. Son œuvre scientifique est pourtant exceptionnelle : il est associé à de nombreuses découvertes, en particulier sur le magnétisme, la lumière et l'électricité, et il est considéré comme père de l'astrophysique ; politiquement on lui doit, entre autres, d'avoir favorisé le développement de la photographie en faisant acheter le procédé du daguerréotype par l'État, et surtout d'avoir mis définitivement fin à l'esclavage dans les colonies. On a en tout cas du mal à imaginer que sa célébrité et sa popularité étaient telles que près de soixante mille personnes étaient massées sur le parcours du cortège de ses funérailles finalement solennelles malgré ses relations loin d'être au beau fixe avec Napoléon III.

**« Le modeste Mathieu satisfait de briller dans la pénombre d'Arago ».** C'est ce qu'écrit Emmanuel, le fils d'Arago, dans ses mémoires : « Les deux amis formèrent pendant cinquante ans une seule famille. Tous les deux astronomes, tous les deux professeurs, académiciens, tous les deux députés : le modeste Mathieu satisfait de briller dans la pénombre d'Arago. » Il est donc inévitable de distinguer deux périodes dans la vie d'adulte de Mathieu : du vivant d'Arago (jusqu'en 1853), tant qu'il « brille dans la pénombre » de celui-ci, et les vingt-deux années qui suivent, pendant lesquelles, malgré son très grand âge (de soixante-dix à quatre-vingt-douze ans), il effectuera encore, à titre personnel, des tâches d'une importance capitale en sa qualité de membre du Bureau

---

<sup>1</sup> Conférence donnée à Mâcon, Saône-et-Loire, le 11 décembre 2025, sous l'égide de la municipalité en partenariat avec l'Académie de Mâcon et la Société d'études mâconnaises. Descendante directe de Louis Mathieu, Pascale Gerest-Salvage est l'autrice d'un ouvrage intitulé « Une famille dans l'histoire de l'astronomie (autour d'Arago, les Mathieu et les Laugier), 1805-1875 », éd. l'Harmattan, papier et numérique, coll. Acteurs de la science, 2025.

des longitudes, tâches qu'il est grand temps, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de sa mort, de mettre un peu plus en lumière.

## I – Du vivant d'Arago

**De l'École polytechnique à l'Observatoire de Paris.** Arago naît en 1786 à Estagel dans les Pyrénées-Orientales, d'une famille de paysans aisés (pagès). Aîné des garçons d'une famille de huit enfants, dont six garçons qui auront tous des destins exceptionnels, il passe son enfance entre Estagel et Perpignan. Son père ayant fait des études de Droit et ayant été consul (équivalent de maire) du village d'Estagel, son milieu culturel est déjà assez évolué. Ceci d'autant plus que la famille Arago reçoit beaucoup de personnalités importantes, militaires ou autres, Estagel étant une étape obligée vers l'Espagne.

Mathieu, lui, est né à Mâcon dans la rue pavée devenue rue Jean-Baptiste Ferret. Son père est menuisier. Il a au moins un frère, Benoît, père de nombreux enfants (peut-être a-t-il encore des descendants dans la région ?) et une sœur, Madeleine, restée célibataire. On ne sait rien de plus sur son enfance, sinon que sa scolarité est des plus sommaires et qu'il est déjà passionné par l'observation des étoiles.

Arago et Mathieu intègrent ensemble la toute jeune École polytechnique en 1803. Arago, qui a préparé le concours d'entrée à peu près seul dans les livres, n'a que dix-sept ans et apparaît déjà brillantissime : dans certaines matières, il aurait atteint le niveau de sortie de l'École avant même d'y être entré. Mathieu, lui, a vingt ans. Outre ses mérites personnels, il doit ce parcours inattendu à une double chance : la première est de rencontrer l'abbé Pierre Sigorgne, savant reconnu, client de son père, qui remarque ses particulières aptitudes en mathématiques, l'instruit et lui fait obtenir une bourse du préfet Buffault pour aller préparer le concours à Paris ; la seconde est que Buffault est un allié de Jean-Baptiste Delambre, astronome déjà célèbre, auquel il recommande Mathieu. C'est ainsi que, arrivé à Paris en 1802, Mathieu va loger dans ce qui doit ressembler à une mansarde chez les Delambre tout en suivant les cours de l'école gratuite des Quatre Nations. Si l'on en croit ses rares écrits personnels, dans lesquels il détaille au sou près ses ressources et ses dépenses à cette époque, son train de vie est plutôt spartiate. Son seul luxe, écrit-il, est d'avoir son couvert mis chez les Delambre le dimanche.

Une fois entrés à l'École, Arago et Mathieu se lient d'amitié, mais la seule chose qui émerge encore de cette période est que l'un et l'autre refusent, avec une trentaine d'autres élèves, de prêter serment à l'Empire. Cela leur vaudra quelques ennuis, leur exclusion est même envisagée, mais comme ils sont parmi les meilleurs élèves de leur promotion, l'ire de l'empereur en restera là.

C'est six ans après leur rencontre (à partir de 1809) que les deux amis se retrouvent ensemble et pour toujours à l'Observatoire de Paris, qui à l'époque est partie intégrante du Bureau des longitudes. Ce Bureau, créé en 1795, est une académie composée des meilleurs spécialistes de diverses disciplines (géomètres, géodésiens, astronomes, navigateurs, géographes). Son but initial est en effet, comme son nom l'indique, de perfectionner la mesure longitudinale de la terre afin d'améliorer les conditions de la navigation maritime, tout en concurrençant les anglais qui, maîtres incontestés des mers, avaient déjà un organisme de ce type. Ce Bureau deviendra vite – ce qu'il est toujours – un haut lieu des sciences de l'univers. Arago y est recruté comme secrétaire-bibliothécaire avant même d'avoir fini sa scolarité à l'École polytechnique (1805). Très vite envoyé en mission avec Jean-Baptiste Biot pour continuer la mesure du méridien entre Barcelone et les îles Baléares (mission mâtinée d'aventures de toutes sortes qui durera finalement trois ans), il est remplacé par Mathieu qui, lui, ne terminera pas l'École des Ponts-et-Chaussées qu'il a intégrée 1<sup>er</sup> du classement. Ce sont donc, de façon plutôt étonnante, un ex futur artiller (Arago) et un ex futur ingénieur des Ponts-et-Chaussée (Mathieu) qui, avec quelques autres collègues, feront de l'Observatoire de Paris le plus grand pôle de l'astronomie mondiale pendant la première moitié du XIX<sup>ème</sup>.

**Des liens professionnels doublés de liens de famille.** Les relations professionnelles des deux amis vont se doubler de relations familiales lorsque Mathieu, à trente-huit ans, épouse Marguerite, la jeune sœur d'Arago, de quinze ans sa cadette (1821) : c'est de là qu'il deviendra l'éternel « beau-frère ». Ces liens familiaux se renforcent encore lorsque l'épouse d'Arago, Lucie Carrier-Besombes, meurt prématurément, à quarante et un ans (1829). Ses fils seront très largement pris en charge par le couple Mathieu avec ses deux enfants, Lucie, née en 1822, et Charles, né en 1827 : Emmanuel dira de sa tante Marguerite qu'elle a été « sa seconde mère ».

Viendra grossir cette famille un nouvel astronome lui aussi issu de l'École polytechnique, Ernest Laugier. Né en 1812, il est nommé élève astronome – formation nouvellement créée – en 1834, à vingt-deux ans. Il est, lui, d'une famille de scientifiques parisiens déjà célèbres : son oncle Antoine de Fourcroy et son père André Laugier sont des grands noms de la chimie et de la pharmacie, Fourcroy étant en outre un politique de grande envergure de la Révolution et du début de l'Empire ; son frère aîné, Stanislas Laugier, est un chirurgien déjà réputé. À l'arrivée d'Ernest, Lucie n'a que douze ans. Ils se marieront lorsqu'elle en aura vingt-deux (1844).

Charles Mathieu devenant lui aussi polytechnicien puis élève astronome, on est bien là dans « une famille dans l'histoire de l'astronomie », surtout si l'on y ajoute encore Jacques Babinet, le beau-frère d'Ernest Laugier pour avoir épousé sa sœur. Lucie, certes, n'a pas suivi le cursus des hommes de son entourage dont elle aurait pourtant été parfaitement capable selon les dires mêmes d'Arago, mais elle prend une part active à la carrière de celui-ci et après sa mort à celles de son père et de son mari. L'importance particulière de l'entourage familial de Mathieu dans sa vie et sa carrière, on la voit dans le discours prononcé par le général Guillemaut lors de ses funérailles : « Quand on se trouve en présence des tombes d'aussi grands citoyens que les Arago, les Laugier, les Mathieu, on s'incline avec respect (...). »

**Des « étoiles » (Mathieu et les autres) autour du « soleil » (Arago).** Pendant toute cette période, toute la famille vit à l'Observatoire, car c'est une évidence que les astronomes qui travaillent en grande partie de nuit doivent être logés près de leurs instruments d'observation. Gravitent aussi autour de ce noyau familial des collègues très proches : on évoquera plus tard le « clan Arago », pas toujours pour en dire du bien d'ailleurs. Existe en effet à l'Observatoire une proximité affective révélée notamment par un épisode touchant : lorsque l'astronome Félix Savary tombe gravement malade, c'est Mathieu qui l'accompagnera chez la mère d'Arago à Estagel, où il mourra peu après. Un autre collègue, Victor Mauvais, est le parrain de Paul, le fils aîné d'Ernest et Lucie.

À l'Observatoire, tout tourne autour d'Arago, qui fait office de directeur de l'établissement sans jamais en avoir le titre, les décisions se prenant au Bureau des longitudes. Tous, dont Mathieu au premier chef, travaillent avec lui et en grande partie pour lui, chacun à sa manière.

S'agissant de Mathieu, on sait qu'Arago ne publie jamais rien sans avoir pris son avis ; il est de toutes les initiatives prises par Arago concernant l'Observatoire, par exemple pour la modernisation des lieux et des instruments ; il est de la partie lorsqu'Arago organise une expédition pour mesurer la vitesse du son ; il fait partie de la commission des phares qui mettra Fresnel à l'honneur ; il est répétiteur d'Arago à l'École polytechnique avant d'y devenir lui-même professeur ; il est aussi probable qu'il a une place particulière à l'Académie des sciences lorsqu'Arago en devient secrétaire perpétuel pour les mathématiques (1830) alors qu'il en est lui-même membre. Il sait en tout cas rester serein devant les exigences et les colères homériques de son beau-frère, sur lequel, en regard, son calme olympien a une influence bénéfique.

Lucie, elle, est une personnalité remarquable. Elle fait l'admiration de tous, y compris de... George Sand, amie proche de son cousin Emmanuel, tant par son intelligence que par ses qualités humaines. Dévouée corps et âme à son oncle, qu'elle appelle « le grand homme », elle devient très vite sa secrétaire attitrée (on dit qu'elle a commencé à jouer ce rôle à quatorze ans), et à partir du moment où il est malade, il ne supporte plus qu'elle s'éloigne de lui un seul instant. Elle va jusqu'à mettre son fils en nourrice pour ne pas priver trop longtemps son oncle de sa présence. Emmanuel écrit d'elle, en une occasion, qu'elle s'occupe de lui « comme une sœur de charité ».

Ernest Laugier, plutôt observateur alors que Mathieu, lui, est plutôt calculateur, travaille aussi pour Arago et ce n'est pas une sinécure, si l'on en juge par ce qu'il écrit à Lucie à propos de celui qu'il appelle « le mandarin » pendant qu'elle est en villégiature, peut-être chez la fille de Condorcet, Eliza Condorcet-O'Connor, chez laquelle la famille, y compris Mathieu, séjourne souvent. « Ton oncle semble à plaisir accumuler expérience sur expérience. Non content de mes journées, il veut encore mes nuits ; mes yeux commencent à être très fatigués, il est temps que cela finisse ». Ou encore : « Ton oncle a encore mis le grappin sur moi, et je passe mes journées dans son cabinet du second étage à me crever les yeux. Je ne sais pas encore quand je serai quitte, une chose succédant toujours à une autre ».

Mathieu, cependant, n'est tout de même pas « que » le beau-frère. On lui attribue, à titre personnel et entre autres, ses activités comme professeur puis examinateur à l'École polytechnique et comme suppléant de Delambre au Collège de France ; des travaux remarquables qui lui valent deux fois le prix Lalande, les premiers sur le pendule, effectués avec Jean-Baptiste Biot (1809), les seconds sur l'aplatissement de la planète aux pôles (1815), sachant que ce prix est attribué chaque année « à celui qui aura fait l'observation la plus curieuse ou le mémoire le plus utile au progrès de l'astronomie » ; des rapports à l'Académie des sciences ; une collaboration avec Alexander von Humboldt, savant prussien d'une envergure au moins égale à celle d'Arago dont il est un ami proche ; enfin l'achèvement de l'Histoire de l'astronomie commencée par Delambre, son mentor dont il est devenu l'ami, après le décès de celui-ci. À ce sujet, on reconnaît la modestie de Mathieu au fait qu'on lit simplement sur la couverture de l'ouvrage relatif au 18<sup>ème</sup> siècle : « Publié par M. Mathieu » alors qu'il en a rédigé une bonne partie.

**Les deux beaux-frères et la politique.** La complémentarité scientifique qui existe entre Arago et Mathieu, on la retrouve dans le domaine politique. Arago entre dans l'arène, en tant que député des Pyrénées-Orientales,

en 1830, après le décès de son épouse et à l'occasion des « Trois Glorieuses », au cours desquelles il a été très actif avec les élèves de Polytechnique. Mathieu le rejoindra en 1835, comme député de Saône-et-Loire, département auquel il restera attaché toute sa vie : il est notamment resté correspondant associé de l'Académie de Mâcon jusqu'à sa mort. Mathieu n'est pas directement candidat à cette élection, c'est la population mâconnaise qui le persuade de se présenter, et il fait un triomphe. Il devait effectivement être très populaire dans la ville à cette époque puisque c'est en 1842, donc de son vivant (cinquante-neuf ans), qu'une rue du centre a été baptisée en son honneur, en même temps qu'a été baptisée la rue Lamartine. Il faut tout de même noter, sans entrer dans le détail, que plusieurs fois Mathieu s'est trouvé candidat derrière Lamartine et que c'est par le jeu de désistements qu'il a obtenu son siège. Sa vie politique s'arrêtera en 1849 car, sévèrement battu aux élections en vue de la création de l'Assemblée législative, il ne se représentera plus.

On se doute qu'Arago et Mathieu siégeaient à la Chambre des députés sur les mêmes bancs, ceux de la gauche républicaine, plus ou moins extrême suivant les périodes, pas très loin de Lamartine. Ce qu'il faut surtout retenir des années de Mathieu dans la vie politique, ce sont ses interventions techniques en sa qualité d'ingénieur et sur les questions d'intérêt local, mais surtout son rapport présentant la loi du 4 juillet 1837 qui instaure définitivement le système métrique en France. Sans compter – ce qui atteste de son inébranlable humanité – son vote en faveur de l'abolition de la peine de mort.

## II - Après la mort d'Arago

Arago meurt le 2 octobre 1853, à soixante-sept ans, pratiquement aveugle, atteint de plusieurs maladies graves dont le diabète. Cette mort est déjà certainement une déchirure profonde pour Mathieu et le reste de cette famille si fusionnelle. Elle est suivie de deux événements qu'on peut qualifier de véritables séismes dans leurs vies, en particulier dans celle de Mathieu.

**Un premier séisme : le « clan Arago » chassé de l'Observatoire.** Le renvoi brutal de l'Observatoire de Mathieu, sa famille et quelques autres, est l'aboutissement d'une longue histoire. Arago avait mandaté l'astronome Urbain Le Verrier, qui ne faisait pas encore partie de l'Observatoire mais était un spécialiste reconnu de mécanique céleste, pour faire des recherches sur le comportement étrange de la planète Uranus découverte au siècle précédent par William Herschel. Le Verrier déduit de ses calculs – ce qui était déjà pressenti – que ces désordres sont dus à une « planète troublante ». Cette planète sera effectivement observée peu après là où il la situait, c'est la planète Neptune (1846). Grâce à cette découverte majeure, Le Verrier devient un véritable héros national, mais ses relations avec Arago jusque-là harmonieuses virent à l'aigre lorsque celui-ci découvre qu'il manœuvre activement en coulisses auprès de Louis-Philippe et de Guizot pour prendre sa place. Le Verrier devra patienter tant Arago était intouchable, mais à peine celui-ci mis en terre, il obtiendra de Napoléon III que l'Observatoire sorte de la tutelle du Bureau des longitudes et qu'il en soit nommé directeur avec les pleins pouvoirs.

Chasser sans ménagement le « clan Arago » est la première décision que prend Le Verrier dans sa nouvelle fonction. Tous se retrouvent à la rue, au sens propre du terme, du jour au lendemain : Mathieu, soixante-dix ans, scientifique internationalement reconnu et respecté, membre de l'Académie des sciences, officier de la légion d'honneur ; sa femme Marguerite gravement malade ; son gendre Ernest Laugier lui aussi astronome renommé, ainsi que Lucie et leurs deux fils en bas âge ; Charles, enfin, dont la carrière dans l'astronomie s'arrêtera là et qui deviendra directeur de la manufacture des tabacs de Dieppe.

Dire que Le Verrier était un être odieux est un euphémisme. L'astronome James Lequeux a écrit successivement deux livres qui résument le virage à 180° de l'Observatoire après la mort d'Arago : « François Arago, un savant généreux » ; « Urbain Le Verrier, un savant magnifique et détesté », il aurait même pu écrire « haï ». Lucie ne l'appelait que « l'albinos », « l'ogre du Nord », « le misérable », et autres sobriquets du même genre. Seize ans plus tard il finira par être révoqué suite à la démission collective des quelques astronomes qui avaient résisté à sa fêrue.

**Un second séisme : Mathieu et Laugier privés de la publication des Œuvres complètes d'Arago.** Ce second séisme, à peu près au même moment que le premier, est provoqué par les fils d'Arago, Alfred et surtout Emmanuel, à l'occasion de la publication des Œuvres Complètes d'Arago. Les deux frères confient la direction de la publication de ces Œuvres à un chimiste, Jean-Augustin Barral, certes familier d'Arago mais... chimiste, alors que là encore, de l'opinion générale, Arago avait souhaité – mais sans jamais le prévoir officiellement – que cette publication soit confiée à Mathieu et Laugier, qui connaissaient parfaitement cette œuvre et y avaient très largement contribué. C'est pour eux un affront, d'autant plus grave qu'ils lisent, sur la couverture du 1<sup>er</sup> volume déjà publié, que c'est « sur ordre d'Arago » que Barral accomplit cette charge, et qu'il n'est mentionné nulle part

qu'ils ont malgré tout participé à la publication, notamment en confiant et en revoyant des manuscrits. Lucie fulmine, comme c'est toujours le cas lorsque son oncle, son père ou son mari sont victimes d'une injustice. Mathieu, lui, à son habitude, évite le conflit ouvert. Il se contente, dans l'immédiat, d'écrire à la main sur la couverture des ouvrages qu'il a en sa possession, à la place de « sur ordre d'Arago », « contre son ordre » et il fait une communication à l'Académie des sciences, communication qu'il réitérera quatorze ans plus tard. Quant à Lucie, c'est après vingt-cinq ans qu'elle écrira à son oncle Étienne Arago, le frère de François : « Je vois toujours Emmanuel laissant faire en 1854 à mon vénéré père [Mathieu], à mon mari [Laugier], l'affront le plus sanglant qu'ils pussent recevoir. Pour quelque mille francs qu'il craignait de ne pas recevoir assez vite de l'éditeur des Œuvres, il a permis qu'un mensonge infâme [attribuer la décision à Arago lui-même] retirât à père et mari la direction de la publication des Œuvres. »

**Malgré ces traumatismes, Mathieu et les Laugier assurent avec Charles Delaunay la survie du Bureau des longitudes.** Déjà septuagénaire, Mathieu étant membre du Bureau des longitudes à vie aurait pu se contenter d'y ronronner, le Bureau étant réduit à une peau de chagrin depuis que l'Observatoire en était séparé et était aux mains de Le Verrier. Au contraire, il met son point d'honneur à assurer, tant que ses forces le lui permettent, la direction des deux publications qui restent au Bureau : « La Connaissance des temps » à l'usage des professionnels, et « l'Annuaire », sorte de calendrier détaillé à l'usage des profanes. Ces publications existent toujours, quelque peu modernisées bien sûr. Son attachement et celui d'Ernest et Lucie au Bureau est tel que la maison qu'ils habitent en même temps que leur collègue Charles Delaunay rue Notre-Dame-des-Champs, à quelques encâblures de l'Observatoire, en est carrément devenue le siège : c'est même là qu'a été installé un bureau des calculateurs. Ils défendent l'institution contre les attaques incessantes de Le Verrier, qui a l'obsession de la voir disparaître, probablement pour devenir le maître absolu de l'astronomie en France puisqu'il tient déjà l'Observatoire et l'Université, et qui pour cela les prive d'accès à l'Observatoire, sa bibliothèque et ses instruments, et dénigre publiquement leurs travaux. Une note du discret Mathieu à l'Académie des sciences, en 1860, atteste du degré d'exaspération auquel il avait dû arriver : « Jamais ne n'ai rien vu de pareil à ce que je vois aujourd'hui. Je suis profondément affligé d'avoir eu à répondre devant l'Académie à des attaques insensées continuellement reproduites sous toutes les formes ; mais j'ai dû obéir à un devoir impérieux, et rompre le silence que j'avais obstinément gardé jusqu'ici. »

Au cours de cette période, Mathieu, qui restera seul avec Lucie après la mort de Laugier et de Delaunay en 1872, continue en outre d'œuvrer pour la généralisation du système métrique. Il est à ce titre membre des jurys de plusieurs expositions internationales, à Paris et à Londres. Il est même choisi, malgré son très grand âge, pour présider la Commission qui a abouti à la Convention internationale du mètre de 1875. Un astronome argentin, D. O. J. Broch, membre de la Commission et correspondant de l'Académie des sciences écrivait à ce sujet, au moment de sa mort, en mars 1875 : « M. Mathieu était le lien vivant entre la première introduction du système métrique et les efforts qu'on a faits depuis et qu'on fait encore pour le faire accepter comme le système universel des poids et mesures. Il avait participé à tous les travaux qui se sont produits à cet égard dans le monde savant, dans les Assemblées législatives et dans les Commissions qui s'en sont occupées. Quoique son âge ne lui permît plus de prendre part aux travaux de détail, il prenait encore part aux délibérations générales, et il exprimait devant nous, avec toute la verve de la jeunesse, son désir de pouvoir encore donner ses soins à une question dont il n'avait jamais cessé de s'occuper, à laquelle il était entièrement dévoué, et de voir encore avant sa mort l'acceptation universelle du système métrique. Cela ne lui a pas été donné ; mais je suis sûr que quand, comme nous l'espérons bien, les efforts de la Commission actuelle internationale du mètre aboutiront au but de sa convocation [ce qui s'est produit deux mois plus tard par la signature de la Convention, en mai 1875], on se rappellera toujours que M. Mathieu a été son premier président. » S'en rappelle-t-on vraiment, cent cinquante ans plus tard ?

**Un trop modeste savant trop modestement reconnu.** Si Mathieu n'a pas eu la notoriété qu'il aurait à coup sûr méritée, c'est probablement en partie parce que la notoriété ne l'intéressait pas, si l'on en juge par le discours prononcé par Hervé Faye, alors président du Bureau des longitudes, lors de ses obsèques : « Ces quarante années passées presque toujours à côté de lui, à l'École polytechnique, à l'Observatoire, à l'Institut, au Bureau des longitudes, ne me laissent qu'une impression, celle d'un affectueux respect ; ce n'est pas assez dire, celle d'une vénération. Cet homme si calme, si réservé, tout entier à ses devoirs, plongé dans ses chiffres et ses calculs, songeait volontiers aux autres et trouvait le temps d'être bienveillant et de le prouver. Il aimait la jeunesse, il allait à elle, il savait l'aider, secrètement, ou du moins sans ostentation, car jamais homme n'a été plus simple et plus étranger au désir de faire de l'effet ou de se targuer de ses services. » Sa tombe au cimetière Montparnasse à Paris est aussi modeste que lui, mais au moins il repose près des siens, dont sa fille Lucie.

### **Hommages de la ville de Mâcon à Louis Mathieu**

Le premier hommage rendu à Mathieu à Mâcon a été de baptiser une rue à son nom. D'après les procès-verbaux de l'Académie de Mâcon, c'est en 1842 que la rue a pris ce nom, en même temps que la rue Lamartine, et ce malgré les protestations du préfet M. Delmas, qui craignait que cette décision municipale « ne procédât que d'un engouement passager ». Il faut dire que tant Lamartine que Mathieu étaient bien vivants à cette date (Mathieu atteignait la soixantaine, Lamartine, né en 1790, était un peu plus jeune) et politiquement très engagés à gauche en tant que députés : probablement deux raisons pour le préfet de ne pas être enthousiaste.

Un deuxième hommage a été d'apposer une plaque sur sa maison natale rue Jean-Baptiste Ferret, à une date inconnue, mais forcément après sa mort : il y est au moins précisé qu'il était astronome.

Soixante ans après sa mort, en 1936, la ville, sous la pression de l'Académie de Mâcon, elle-même sollicitée fortement par un descendant du frère de Mathieu, Henri Dufour, a installé un buste en bronze de Mathieu square de la Paix. Ce bronze a été coulé sur cire perdue par le fondeur d'art Mario Biscaglia, à Malakoff (Seine), d'après le buste en terre cuite par Carrier-Belleuse, et offert à l'Académie par Lucie à la mort de son père. On trouve dans les annales de l'Académie de Mâcon de longs développements sur l'érection et l'inauguration de ce monument en septembre 1936, et dans les archives familiales des récits de cette inauguration, menu du banquet compris. Elle avait toutefois été couplée avec une cérémonie en l'honneur de Lamartine pour en assurer le succès. Les allemands, pendant l'Occupation, ont déboulonné la statue pour les besoins en métaux non ferreux de leur armée, et Bertie Albrecht a pris sa place. En cela, Mathieu est devenu l'égal d'Arago, dont le socle de la statue à Paris est encore désespérément orphelin !

Reste un buste en plâtre, un temps exposé en bas de l'escalier du musée des Ursulines, maintenant relégué dans ses réserves.

### **Biographie sommaire de Louis Mathieu**

1783 : Naissance à Mâcon (Saône-et-Loire) d'un père menuisier, Émilien Mathieu, et d'une mère, Marie Dodin, d'une famille de boulangers (?).

À Mâcon, élève de l'abbé Sigorgne

1802 : Muni d'une bourse, prépare le concours d'entrée à l'École Polytechnique à l'École gratuite des Quatre Nations à Paris, loge chez l'astronome Jean-Baptiste Delambre

1803 -> 1805 : Condisciple de François Arago à l'École polytechnique

1806 : Sorti 1<sup>er</sup> de la liste des Ponts-et-Chaussées, École des Ponts-et-Chaussées (non terminée)

1806 -> 1817 : Prend le poste de François Arago, parti en mission en Espagne et nommé en son absence membre adjoint du Bureau des longitudes, comme secrétaire à l'Observatoire de Paris, placé sous la tutelle du Bureau des longitudes

1809 : 1<sup>ère</sup> médaille Lalande avec Jean-Baptiste Biot pour des expériences sur le pendule

1815 : 2<sup>de</sup> médaille Lalande à propos de calculs astronomiques sur les pôles

1817 -> 1839 : Membre adjoint du Bureau des longitudes, délégué à l'Observatoire de Paris

1817 -> 1875 : Membre de l'Académie des sciences

1817 -> 1822 : Répétiteur de Delambre au Collège de France

1817 -> 1820 : Répétiteur d'Arago à l'École polytechnique

1821 -> 1827 : Professeur à l'École polytechnique

1821 -> 1859 : Mariage avec Marguerite Arago, sœur de François

1822 : Naissance de sa fille Lucie, qui épousera Ernest Laugier, astronome, en 1844

1827 : Naissance de son fils Charles

1827 : Achèvement et publication de l'Histoire de l'astronomie de Delambre

1828 -> 1863 : Examinateur de sortie à l'École polytechnique (poste supérieur à celui de professeur)

1829 : Chevalier de la Légion d'honneur

1835 -> 1849 : Député de Saône-et-Loire

1837 : Rapporteur de la loi relative à l'établissement, en France, du système métrique

1839 : Membre du Bureau des longitudes (jusque-là membre adjoint)

1842 : Président du Bureau des longitudes

1842 : Rue baptisée du nom de Mathieu à Mâcon

1846 : Président de l'Académie des sciences

1848 -> 1849 : Membre de l'Assemblée constituante

1851 : Membre du jury de l'exposition universelle de Londres

1853 : Mort de son beau-frère François Arago

1854 : Départ de l'Observatoire devenu indépendant du Bureau des longitudes, chassé par le nouveau directeur Urbain Le Verrier, avec toute sa famille

1854 : Installation au 76 rue Notre-Dame Des Champs, qui devient en quelque sorte le « siège » du Bureau des longitudes, qui n'en a pas

1855 : Membre du jury de l'exposition universelle de Paris

1859 : Mort de son épouse Marguerite Arago

1862 : Membre du jury de l'exposition universelle de Londres

1863 : Commandeur de la Légion d'honneur

1867 : Membre de la Commission scientifique de l'exposition des poids et mesures à Paris

1869 -> 1875 : Président de la Commission internationale du mètre ayant abouti à la Convention internationale de 1875

1870 : Président du Bureau des longitudes

1872 : mort de son gendre Ernest Laugier (époux de sa fille Lucie)

1875 : Mort à Paris le 3 mars (92 ans), inhumé au cimetière Montparnasse à Paris